

Berlinale Le triomphe du cinéma engagé

Anne-Christine Loranger

Number 296, May 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78436ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Loranger, A.-C. (2015). Berlinale : le triomphe du cinéma engagé. *Séquences : la revue de cinéma*, (296), 34–35.

Berlinale 2015

Le triomphe du cinéma engagé

La Berlinale 2015 a consacré le triomphe du cinéma engagé, politique, un cinéma qui a un message, qui ne craint pas de s'aventurer en terres sauvages. Un cinéma forgé au fer de la ténacité. Un cinéma trempé d'acier, gorgé de poésie.

Anne-Christine Loranger

Disons-le tout de go: *Taxi* de Jafar Panahi n'était pas notre candidat pour l'Ours d'or. En termes de pur cinéma, il aurait selon nous mérité le Grand Prix du jury. Nous ne pouvons cependant contester ce choix, tant l'ingénuité et la passion du cinéaste se manifestent à chaque plan. *Taxi* représente un tel défi, il explore la réalité de la condition d'artiste et de journaliste sous une dictature religieuse avec un tel raffinement, il trace un portrait si frais de la société iranienne, il représente, en somme, un tel cri pour la liberté de créer, qu'il nous faut saluer la décision du jury présidé par Darren Aronofsky.

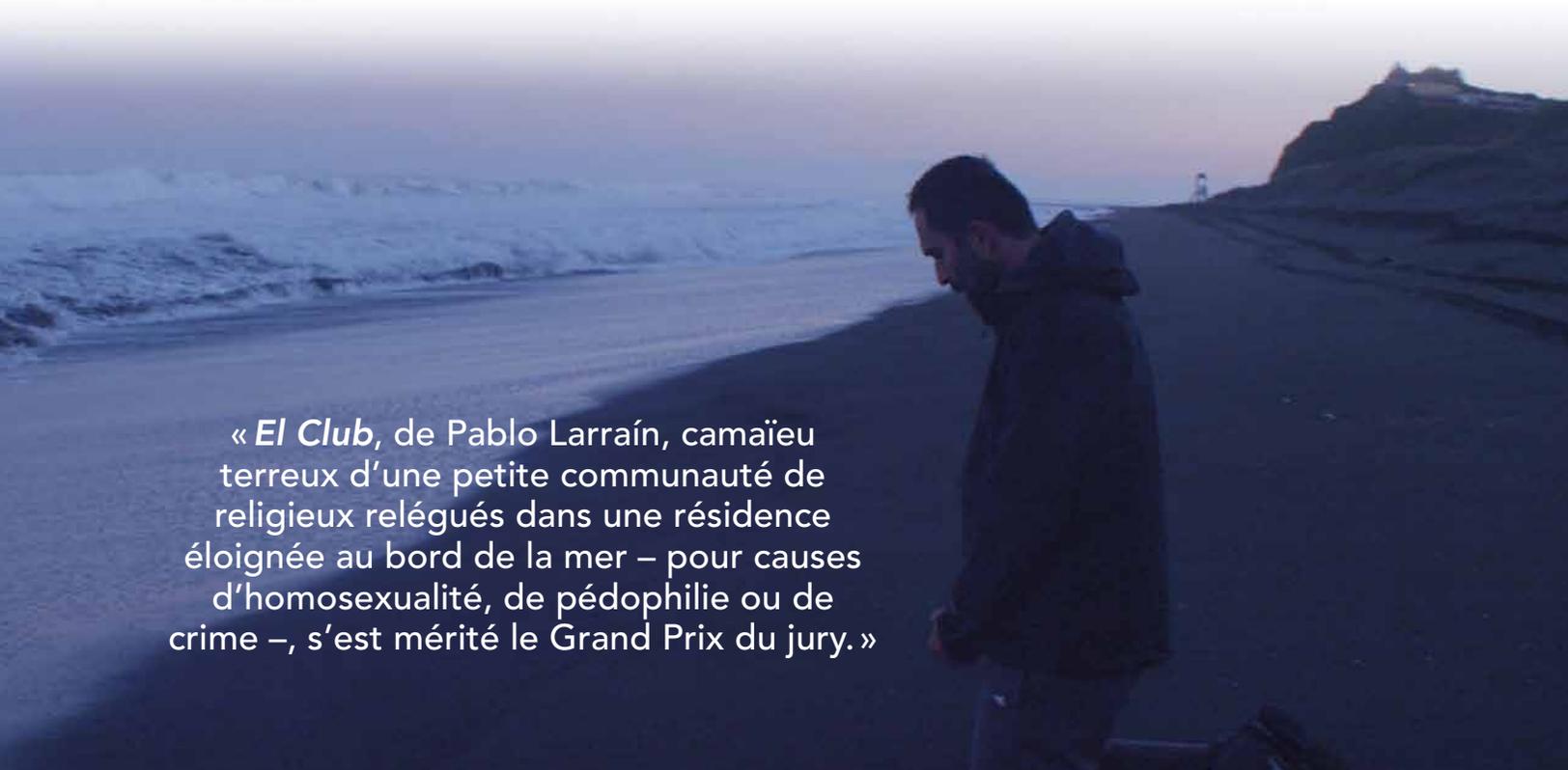
TRIOMPHE DU CINÉMA CHILIEN

Le cinéma chilien a le vent dans les voiles: pas moins de trois films ont récolté des prix en Sélection officielle et dans Panorama, tous portant sur l'absence, paradigme fondamental de la société chilienne. *El Club*, de Pablo Larraín, camaïeu terreux d'une petite communauté de religieux relégués dans une résidence éloignée au bord de la mer – pour causes d'homosexualité, de pédophilie ou de crime –, s'est mérité le Grand Prix du jury. *Le Bouton de perle* (*El botón de nácar*), vibrant essai du vétéran documentariste Patricio Guzmán

sur les disparus de la dictature et du colonialisme au Chili, transcende la forme documentaire pour atteindre à une poésie cosmogonique; il s'est mérité l'Ours du meilleur scénario. Prix du public largement mérité à la réalisatrice chilienne Anna Muylaert, qui nous a offert *À quelle heure revient-elle?* (*Que Horas Ela Volta?*) – section Panorama –, sur la condition des mères séparées de leurs enfants pour travailler dans les villes; ce film décrit en même temps l'architecture de la soumission. S'il bénéficie d'un scénario brodé au fil de soie et d'une distribution impeccable, *Que Horas Ela Volta?* doit son succès à l'extraordinaire actrice Regina Casé qu'on aimerait voir plus souvent tant elle crève l'écran.

LES VOIX DU SILENCE

L'héritage humain a perdu 230 langues depuis 1950. À travers les populations autochtones qui s'éteignent avec leur idiome, c'est tout un mode de traditions, de coutumes, de savoir-faire et de spiritualités qui disparaissent. Ce constat, parmi d'autres, a encouragé la direction de la Berlinale à créer la section *NATIVE*, centrée sur le cinéma autochtone, qui a mis l'emphase sur le cinéma sud-américain, du Mexique à la Terre de Feu, avec 18 films. Cette préoccupation de faire entendre



« *El Club*, de Pablo Larraín, camaïeu terreux d'une petite communauté de religieux relégués dans une résidence éloignée au bord de la mer – pour causes d'homosexualité, de pédophilie ou de crime –, s'est mérité le Grand Prix du jury. »



Greenery Will Bloom Again

les voix des peuples autochtones a trouvé un fort écho en Compétition, puisque trois films en faisaient l'objet. **Nobody Wants the Night**, de l'Espagnole Isabel Coixet (présenté en ouverture), donnait la part belle à une Esquimaude, fort bien rendue par l'actrice japonaise Rinko Kikuchi. **El botón de nácar**, Ours d'argent du meilleur scénario, faisait entendre la langue parlée par les 20 derniers autochtones de Patagonie. Pour sa part, **Volcan (Ixcanul)**, de Jayro Bustamante – récipiendaire du Prix Alfred-Bauer –, s'attardait à la langue des peuples kaqchikels mayas habitant les hauts-plateaux du Guatemala et victimes d'un racisme orchestré en douce par l'État. Le racisme forme également le cœur **Salutations!** (d'Aferim!), de Radu Jude, mélange de *road movie* en noir et blanc et de chasse à l'homme dans la Roumanie du début du 19^e siècle, où un gendarme et son fils poursuivent un esclave rom fugitif. Le film explore les préjugés racistes qui avaient et ont encore cours envers les Roms, autochtones d'Europe ostracisés depuis des siècles. Superbement tourné et joué, le film s'est mérité l'Ours de la Meilleure réalisation, partagé avec **Body** de Malgorzata Szumowska. Autre beau film sur la perte et l'absence, **45 Years**, d'Andrew Haigh, a vu Charlotte Rampling et Tom Courtenay récompensés avec les deux Ours d'argent des meilleurs acteurs, fort mérités dans les deux cas.

LES COUPS DE CŒUR

La section *Berlinale Special* permet le visionnement de films grand public ou sortis en salle et, nouveauté cette année, de séries télévisées. Si on déplore ne pouvoir tout voir, on s'est tout de même régalé avec **Love & Mercy** de Bill Pohlad, sur le compositeur-chanteur des Beach Boys Brian Wilson. Brillamment écrit par Oren Moverman, le film est superbement interprété par Paul Dano et John Cusack, montrant Wilson jeune homme au cœur de son processus créateur et de ses

troubles psychiques – mais aussi quinze ans plus tard, alors qu'il est contrôlé à chaque instant par son psychiatre Eugene Landy. Wilson rencontrera celle qui le libérera du joug de Landy, Melinda Ledbetter. **Greenery Will Bloom Again** (*Torneranno i prati*), œuvre magnifique du réalisateur italien Ermanno Olmi (peu connu chez nous), prouve qu'il reste un maître du cinéma avec cette histoire d'un groupe de soldats épuisés, obligés de défendre un avant-poste dans les montagnes lors de la Première Guerre mondiale. Finalement, **Woman in Gold**, de Simon Curtis – mettant en vedette la pétillante Helen Mirren –, permet de connaître l'histoire vraie de Maria Altmann et de son avocat Randol Schoenberg (Ryan Reynolds), dont la ténacité obligea, après huit ans de procédures, le très chic musée autrichien Belvedere Palace à restituer *Woman in Gold*. Ce célèbre portrait d'Adèle Bloch-Bauer, peint par Gustav Klimt, fut volé à la famille Altmann par les nazis durant la guerre et exposé en toute conscience par le musée autrichien. L'incidence du mouvement PEGIDA, allié aux néonazis en Allemagne, en Autriche et en France (sans compter le Front national), donne la preuve que de tels films sur le racisme restent d'actualité.

RACHITIQUE MOISSON DES GRANDS NOMS

Si la Compétition a permis de voir d'excellents films (récompensés ex aequo dans deux sections), elle a aussi donné lieu à de grandes déceptions, dont les Malick, Wenders et Herzog. Terrence Malick, d'abord, dont l'opus **Knight of Cups** nous a, malgré la beauté de ses images, fait l'effet d'un vaniteux projet qui n'en finit plus d'exposer le vide hollywoodien. Perdu au milieu des cadrages, Christian Bale virevolte d'une femme parfaite à l'autre, d'un moment de perte à l'autre, en nous donnant peu de nourriture à laquelle nous n'ayons déjà goûté à des tables mieux montées. Werner Herzog, dans **Queen of the Desert**, s'embarque dans une histoire romantique, genre pour lui inconnu et qui lui réussit mal. Nicole Kidman, dans le rôle de l'aristocrate anglaise Gertrude Bell, passe 25 ans dans le désert sans prendre une ride ni un coup de soleil; elle chevauche des chameaux à travers des tempêtes de sable sans inconfort et tombe amoureuse d'un James Franco inexpressif et satisfait à lui ficher des claques. Poursuivant sa fascination pour le 3D, Wim Wenders, avec **Every Thing Will Be Fine**, oublie de construire un personnage pour Charlotte Gainsbourg et laisse à James Franco (encore lui!) le loisir de rester inexpressif et satisfait à lui ficher des claques (on n'a pas déjà lu cela quelque part?). Seule Marie-Josée Croze, malheureusement sous-employée, offre une petite rédemption à ce film plat, par ailleurs la plus belle et longue publicité sur le Québec, avec ses splendeurs campagnardes et citadines. Tourisme Québec devrait l'utiliser.